

XYZ. La revue de la nouvelle

Cabotinage littéraire

François Blais, *Cataonie*, Québec, L'instant même, 2015, 120 p.

Nicolas Tremblay



Numéro 125, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80251ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, N. (2016). Compte rendu de [Cabotinage littéraire / François Blais, *Cataonie*, Québec, L'instant même, 2015, 120 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (125), 87-91.

La femme se sent plonger dans le vide: « [...] nous glissons, hors de portée l'un de l'autre; et nos corps insaisissables m'ont fait perdre l'équilibre au point que je me suis grisée de l'illusion de tomber voluptueusement au milieu des nuages. » D'endosser pleinement un rôle de victime et de se venger de son agresseur aurait conféré à la femme une identité claire et rassurante. Au lieu de cela, elle est confrontée à l'inanité de sa vie: elle ne fréquente cet homme que parce qu'il lui rappelle le pays natal, elle n'est qu'une étrangère en sol américain, qui flirte avec un inconnu. Rien qui puisse lui dire qui elle est vraiment, rien qui puisse lui garantir un cadre de référence. Même la proximité physique ne parvient pas à combler le néant qui la sépare du monde qui l'entoure et qui la sépare d'elle-même.

David Dorais

Cabotinage littéraire

François Blais, *Cataonie*, Québec, L'instant même, 2015, 120 p.

TITRE APRÈS TITRE, le romancier François Blais affirme son originalité dans notre littérature. Sa voix irrévérencieuse d'éternel adolescent qui se moque de toutes les conventions littéraires détonne effectivement dans le paysage. Un large lectorat a découvert l'écrivain à sa sixième publication, *Document 1*, l'histoire de deux paumés, Jude et Tess, qui financent leur projet de *road trip* jusqu'en Pennsylvanie avec une bourse d'écriture, obtenue grâce à un auteur de romans abscons et élitiste dont ils empruntent l'identité. Le projet de partir à l'aventure avorte, les anti-héros ne sillonnent que les routes ordinaires de leur Mauricie natale, mais leur manuscrit promis au Conseil des arts avance néanmoins, une sorte de faux récit de voyage, plein de drôleries et d'anecdotes, qui nous plonge dans l'insignifiance et l'autodérision. L'influence de Réjean Ducharme est indéniable, mais, contrairement à bien d'autres qui la subissent, Blais parvient à la dépasser, prouvant qu'il est possible de



réinventer, au Québec, une littérature rabelaisienne, où se mélangent, dans un esprit de transgression et de farce puérile, la culture savante (surtout la littérature du XIX^e siècle) et la culture populaire (Google, les jeux vidéo, etc.). Depuis *Iphigénie en Haute-Ville*, paru en 2006, les livres se succèdent presque au rythme d'un par année et exploitent tous, avec la même verve et la même truculence, des formes littéraires éprouvées, comme les échanges épistolaires ou le journal intime, dans un but de détournement parodique.

Après huit romans, *Cataonie* — le plus récent livre de Blais au moment d'écrire ces lignes — est le premier recueil de nouvelles. Il s'agit d'un livre homogène, composé de six textes d'assez bonne longueur, dans lequel revient toujours le même personnage et narrateur. Ainsi, le lecteur suit les tribulations d'un personnage désopilant, monsieur B***. Les textes qui s'enchaînent respectent la chronologie des événements, dans une structure toute simple, voire simpliste. On remarque d'emblée la nature infatuée et mégalomane du narrateur qui s'exprime dans un français archaïque et ultra-châtié. Le style est volontairement affecté et invraisemblable, voire anachronique, car comment peut-on parler comme un aristocrate de l'Ancien Régime dans le Shawinigan de notre époque, ou s'y inquiéter, tel un gentilhomme, de la bienséance et demander réparation pour sauver son honneur ? Outre le fait que la narration soit au passé simple et qu'elle accumule avec exagération les subjonctifs (« Je vous flanquai alors à la porte mais [...] je crois qu'il ne serait inconvenant que vous m'enculassiez. »), le vocabulaire est ampoulé à l'extrême : *caudataire*, *amphitryon*, *plaît-il*, *céans*... Le procédé langagier est systématique et se retrouve même dans les discours directs des personnages. Peu importe leur statut social, qu'ils soient propriétaire d'une compagnie d'excavation ou agent de police n'y change rien, ils parlent comme chez Corneille ou De La Bruyère.

Comme toujours chez Blais, les histoires sont des non-aventures. Dans *Cataonie*, le personnage ne vit rien de grandiose, mais témoigne de sa mesquinerie et de ses obsessions dans les petites choses. Sorte de figure surmoïque, Firmin, son

ami, le rappelle constamment à l'ordre, le mettant en garde contre ses intentions grotesques, allant jusqu'à l'insulter et manifester son mépris, mais l'autre s'exécute toujours et reste totalement sourd aux remontrances. Dans « La naine », le narrateur, tombé sous le charme de la caissière à l'épicerie, une naine, laisse tomber son insipide mais belle concubine, madame D***, avec qui il se débauche, puis courtise sans succès sa nouvelle flamme, qui, à la fin, « convole en justes noces » avec un bel étalon, en Europe. Fait surprenant, les manières du personnage principal empruntent au marivaudage suranné alors que ses actions sont en réalité scandaleuses. La chute, qui représente ce dernier aspect, nous raconte qu'il vengera son rejet amoureux en tuant quelqu'un de petite taille... Il y a encore des meurtres dans « Raskolnikov », qui parodie *Crime et châtiment* de Dostoïevski, où le narrateur tue d'abord sa tante pour rencontrer un vicomte (!) aux funérailles afin de nouer une relation profitable. Il donne ensuite, à la fin, de la mort-aux-rats à madame D***, avec qui il avait renoué, mais dont il veut finalement se débarrasser, la jugeant embarrassante depuis sa soudaine ascension sociale. Dans la même veine absurde, « Politique » verse dans la pochade et la scatologie. Les velléités de monsieur B*** sont freinées par un malentendu parce qu'une personne bien placée lui aurait associé les odeurs nauséabondes de la merde d'un malotru : « Je crois qu'il y a méprise, monsieur. Tout à l'heure, lorsque vous me rencontrâtes aux cabinets, je venais simplement de me laver les mains. L'odeur abjecte que vous humâtes alors était due à monsieur votre beau-frère qui, s'il est un gentleman comme je le crois, confirmera mes dires séance tenante. » Le ton du recueil hyperbolique et caricatural nous donne à lire, d'un bout à l'autre, des passages faits d'une pâte semblable.

Trois nouvelles, c'est-à-dire la moitié du recueil, sont des jeux métalittéraires. Ludique, François Blais admet aimer « bizouner sous le capot du récit³ ». La nouvelle d'ouverture, « Combien ? », raconte que le narrateur, qui vient de terminer

3. Mathieu Arsenault, « François Blais. Entre Dostoïevski et Phantasy Star II » (entretien), *OVNI*, n° 4, printemps 2010, p. 32.

l'écriture de son roman, *Les tourments de Serge*, embauche un compteur de mots professionnel qu'il a déniché dans les petites annonces de son journal local. Mystérieux, le type est peut-être un arnaqueur, mais comment le vérifier comme son résultat ne correspond pas à celui du traitement de textes ? Cette obsession tournera au cauchemar pour le narrateur qui se mettra lui-même à la tâche, au grand désarroi de Firmin qui l'observe déchoir. Au cœur du récit, le texte s'attarde sur un détail secondaire mais significatif. Monsieur B*** souhaite que son roman franchisse la barre des 100 000 mots, or le compte est inférieur. Pour remédier à cela, il va gonfler son texte en remplaçant des termes de façon arbitraire. Par exemple, l'action qui se passait à Bangkok (un mot) aura plutôt lieu à New York (deux mots), ou, à bien y penser, à Salt Lake City (trois mots). En se fiant au nombre d'occurrences, le gain sera substantiel. Le lecteur pourrait croire que François Blais n'écrit pas autrement lorsqu'il préfère le noble « vide-grenier » au vernaculaire « vente de garage », exemple retrouvé explicitement dans « La chute de Camus ». Cette nouvelle, qui exploite le thème intertextuel du livre trouvé, se range dans la même catégorie que la précédente. Le narrateur a mis la main à fort prix sur un vieux numéro humoristique de *Placid et Muzo* (revue et personnages d'animaux anthropomorphes dont vous vous souviendrez peut-être). Mais à cause d'un morceau de page arraché, il manque la chute d'une blague, celle de Camus, ce qui, on le devine, obsède le narrateur au plus haut point. C'est alors l'occasion de nous citer plusieurs calembours puisés dans la revue. Sont-ce des inventions de l'auteur de *Cataonie*, une supercherie, ou de réelles citations de blagues tirées d'un vrai numéro du magazine ? Le lecteur curieux pourrait fort bien décider de partir à la recherche et d'explorer Google à la façon de Blais pour tirer cela au clair. La nouvelle de clôture, « L'intrus », vous invite, quant à elle, à vous replonger dans *Angéline de Montbrun* de Laure Conan, classique très connu de la littérature canadienne-française. Dans son sommeil, monsieur B*** rêve

il se serait greffé. Cela finit par se produire véritablement dans son exemplaire, la nouvelle cite même les passages dans lesquels l'intrus intervient. Deux spécialistes universitaires, parfaitement ridicules, ne parviennent pas à l'aider et encore moins à lui expliquer le processus fantastique dont il est la victime. À la fin, monsieur B*** vivra carrément dans le monde parallèle de l'œuvre, à Valriant avec Angéline défigurée, et sera affublé de son nom complet, François Blais, le vrai auteur devenant ainsi son propre personnage. Cette mise en scène saugrenue d'autofiction était l'un des procédés du roman *Sam*, l'œuvre qui précède tout juste *Cataonie*, où l'on découvrirait, à la fin du livre, François Blais sous les traits de sa jeune narratrice S***, spécialiste de la vieille littérature d'ici à la langue ducharmienne.

François Blais est un autodidacte et un esprit libre dont le style irrévérencieux est incomparable. *Cataonie* n'est sans doute pas son œuvre la plus inspirée ni la plus réussie à ce jour — les procédés s'épuisent à la longue —, mais le recueil s'inscrit dans une démarche réelle que le lecteur à tout intérêt à suivre et à découvrir tant elle est inusitée. Vous pourriez toutefois ressentir un malaise devant un cynisme aussi extrême et avoir l'impression de fréquenter un écrivain désabusé revenu de tout. Un peu comme chez Christian Mistral et des Poètes de brousse à la Poupart ou à la Desgent, on remarque, par surcroît, chez François Blais, une irrationnelle détestation de l'intellectualisme universitaire. Cela explique peut-être l'origine de la révolte de l'auteur et de sa complaisance dans la marginalité. Mais, comme souvent dans les œuvres de même acabit, portées avec force et nées du génie carnavalesque qui torpille tous les discours, la littérature qui se nie dans la bouffonnerie et la jubilation finit par engendrer paradoxalement une esthétique très « littéraire ».

Nicolas Tremblay